« LE CERCLE DES UTOPISTES ANONYMES »
Cie l'envers du décor

REVUE DE PRESSE

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Non ! L'utopie n'est pas une langue morte

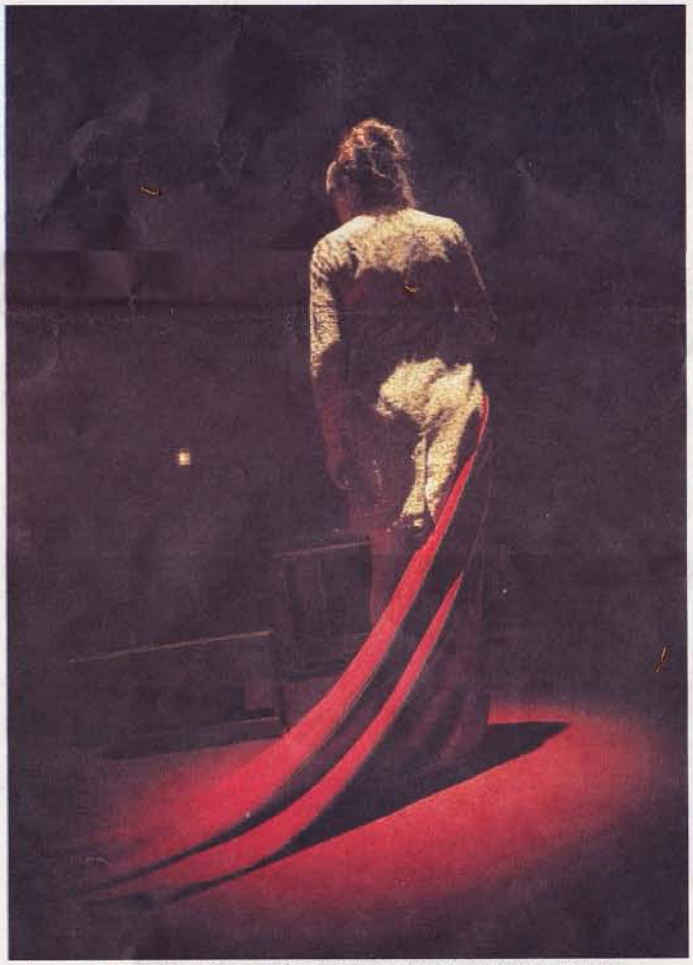
Au Grand Parquet, Eugène Durif et Jean-Louis Hourdin se demandent, à notre adresse et avec beaucoup d'esprit, sur quel pied danser d'hier à demain via aujourd'hui.

Tourner autour de la notion d'utopie peut sembler une gageure, voire une aberration, tant le monde à présent clapote dans l'inverse, soit vaguement l'uchronie, laquelle est amère nostalgie d'un passé illusoire. L'utopie est projection dans le futur, tantôt songe creux, tantôt à partir d'un réel estimé transformable à merci. En tout cas appel d'air neuf. Lénine, homme d'action, ne disait-il pas qu' « *il faut rêver* » ? Utopie, le mot vient de Thomas More (1478-1536), admirable figure de philosophe oxfordien, occis comme « *traître* » sur ordre d'Henri VIII, monarque Barbe-Bleue, dont il avait dénoncé le premier divorce. Thomas More a été canonisé en 1935 par l'Église de Rome, qui prend le temps de réfléchir. Or donc, More fonde l'utopie, comme vocable, à partir du grec ou (non) et topos (lieu), c'est-à-dire « en aucun lieu ». C'est comme la Pologne qu'Alfred Jarry, dans *Ubu roi*, situe « *nulle part* ». Jarry ne vient pas par hasard au début du compte rendu de ce spectacle, *le Cercle des utopistes anonymes*, écrit par Eugène Durif et mis en scène par Jean-Louis Hourdin sous l'égide de la Cie l'Envers du décor.

Un goût natif pour le paradoxe étonnant

Il y a chez Durif une rondeur d'apparence qui masque mine de rien la pensée la plus coupante, un goût natif pour le paradoxe étonnant, plongé dans un bain de langue vive, où l'aphorisme sec émaille un discours profus, gorgé de sucs et saveurs qu'on dirait par endroits hérités de Rabelais et Rutebeuf. C'est flagrant dans les parties chantées. Car on y chante, on y dansotte même, en musique s'il vous plaît, le tout dans un échange à trois où les interprètes portent leurs prénoms respectifs.

Au sein d'un appareil visuel si sobre qu'il confine à l'ironie (caisses où s'asseoir et grimper, bon vieux rideau de théâtre à la pourpre éclatante passée), Durif, soit Eugène, clown timide ou Professeur Tournesol joufflu enrobé de malice, lance les dés de la maïeutique devant ses partenaires. À Pierre-Jules Billon (Pierre), compositeur et musicien confirmé, revient le personnage du sceptique filiforme qui ne veut plus croire en rien. Un genre de Desproges, rabat-joie persifleur. À Stéphanie Marc (Stéphanie), lumineuse à souhait, nimbée d'une aura de sensualité gourmande, échoit l'ingénuité rayonnante de la demandeuse d'amour éperdu, de l'optimisme charnel de l'éternelle « *intermittente de l'utopie* », ainsi que Pierre, grognon, la définit.



STÉPHANIE MARC DANS LE BEAU CIRQUE À PIROUETTES ET ACROBATIES INTELLECTUELLES DÉLICIEUSES QUE CONSTITUE *LE CERCLE DES UTOPISTES ANONYMES*. PHOTO THIERRY LAPORTE/SDP

Dans le beau cirque à pirouettes et acrobaties intellectuelles délicieuses que constitue *le Cercle des utopistes anonymes*, ce trio s'articule à la perfection pour jongler avec les contradictions de ce qui fut et aurait dû, ou devrait être un univers humain enfin purgé de ses vices ancestraux ou récents, jusqu'à l'amour des bêtes enfin les égales de l'homme dans un tableau d'idylle. On croise en passant citations et historiettes révélatrices, saillies verbales, anecdotes, blagues réjouissantes, le tout voué à laisser sourdre la méditation sur les espoirs successivement déçus et leurs indispensables recommencements sous peine de mort clinique de l'humanité, sans fin à l'ordre du jour. Les beaux slogans idéalistes de 1968 sont mis en vis-à-vis avec l'évocation de ceux qui donnaient alors des leçons de révolution à la classe ouvrière avant de devenir notables dans des cabinets ministériels. On réentend la parole de Charles Fourier (1772-1857), dont Marx et Engels saluèrent « *les séries passionnelles* » et que Breton révéra dans son *Anthologie de l'humour noir*, au même titre que Jean-Pierre Brisset, qui tenait que l'homme descend de la grenouille…

Le trio s'articule à la perfection pour jongler avec les contradictions de ce qui fut et aurait dû, ou devrait être un univers humain.

Il y a là de la plaisanterie philosophique et de la gravité réflexive, un humour moulu très fin que Jean-Louis Hourdin, en homme de grande bonté et joyeux humaniste, a guidé d'une main et d'un cœur sûrs pour notre plus vrai plaisir.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Jusqu'au 3 mai au Grand Parquet, jardins d'Éole, 35, rue d'Aubervilliers, Paris 18e, www.legrandparquet.net.

Le Canard enchaîné

Le cercle des utopistes anonymes

VOILÀ deux zigues et une ziguesse tellement joueurs qu'ils se présentent sous leur vrai nom, comme s'ils ne jouaient pas. Eugène, c'est Eugène Durif, une sorte de hibou à gros binocles si généreusement pansu qu'il semble prêt à s'envoler d'un coup d'ailes ; le texte, aussi brillant que drolatique, est de lui. Pierre, c'est Pierre-Jules Billon, grognon d'apparence mais qui possède plus d'un tour dans son sac à malices et à musique (piano, flûte, guitare, etc.). Stéphanie, c'est Stéphanie Marc, franche du collier et du sourire pailleté d'or.

Mis en scène par Jean-Louis Hourdin, ces trois-là bavardent, et chantent, et devant nous se grattent la cervelle à propos de l'utopie, laquelle, comme on le sait, n'est nulle part, et la cherchent pourtant, se demandent si elle est encore de ce monde, moquent gentiment Fourier, font un pas de côté avec le Gébé de l'an 01, gambergent sur les slogans de 68 – « *Vivre sans temps mort, jouir sans entraves* » –, savent bien que ce mot d'ordre « *est devenu l'idéal hédoniste d'une nouvelle bourgeoisie de gauche* », évoquent Hugo et Céline et bien d'autres… Jamais benêts, jamais cyniques, ils se demandent s'il est encore possible de s'inventer des lendemains qui chantent et tombent parfois sur de drôles d'idées : « *Imaginez un peu un blues où quelqu'un n'est pas en prison, son chien va bien, sa femme n'est pas partie, et il est quasiment heureux, qu'est-ce qui lui resterait à chanter ?* » Et tous trois d'entonner un « blues du bonheur » de leur cru.

Et c'est bien ce que donne leur spectacle primesautier, à la fois profond et léger et politique : du bonheur.

J.-L. P.

● Au Grand Parquet, à Paris.

> MERCREDI 22 AVRIL 2015

Le Monde.fr

Le cercle des utopistes anonymes

au Grand Parquet 35 Rue d'Aubervilliers 75018 PARIS du 9 Avril au 3 Mai 2015

du jeudi au samedi à 20 H – Le dimanche à 15 H.

Nul doute qu'ils se souviennent de la cour de récréation de leur enfance, ces deux compères, le philosophe et le musicien qui décident de repartir à zéro ou tout au mieux à l'an 01, en déposant tout le trésor de leurs connaissances sur la marelle de leurs conjectures .

En panne d'inspiration, Pierre le musicien et Eugène, le philosophe poète, sentent sonner le glas de leur compagnonnage artistique et leurs échanges philosophico poétiques ne produisent pas les étincelles espérées . C'est alors qu'Eugène , le philosophe a la merveilleuse idée d'embaucher une jeune femme naïve, vierge de prétentions intellectuelles, pour rallumer leur flamme.

Le philosophe réchappé de Mai 68 a des allures de vieux jeune taoïste qui contemple au bout d'une tige, ce fameux rien qui goutte au bord du précipice pour le bien d'une humanité sans complexes. Béatitude absolue générée par des rêveurs impénitents qui passent leur temps à lancer leur canne à pêche dans une grosse rivière pleine de petites et grosses idées, pendant que les autres bossent.

Le musicien incarné avec un sang froid ironique par Pierre-Jules BILLON, quant à lui, ne croit qu'à ses instruments. En vérité, il serait capable de jouer, inspiré par le seul sifflement d'un serpent, ou le croassement d'une grenouille. Il est très probable que les vagabondages poétiques de son ami, atteignent le champ de son aquarelle musicale sans qu'il ait besoin de les comprendre.

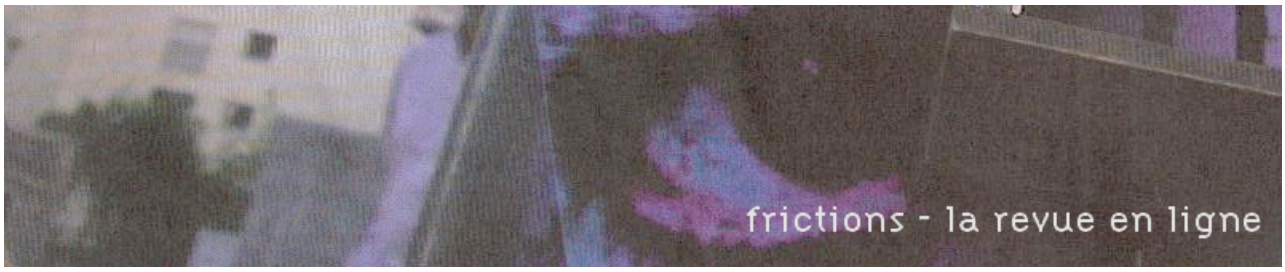
Et puis apparaît la jeune femme naïve, Stéphanie Marc, belle présence, véritable fleur bleue, capable toute seule d'illuminer le champ le plus désert. Les pantalonnades philosophiques d'Eugène ne peuvent atteindre sa vitalité de femme amoureuse de l'amour, de la vie.

Les trois personnages n'ont pas le même langage, ni les mêmes valeurs, mais ils hument le même air, celui de l'utopie vagissante. Le voyage immobile auquel nous convie le spectacle d'Eugène DURIF, mis en scène par Jean-Louis HOURDIN, est de ceux où l'on surfe en prenant une sorte de pose nénuphar. Imaginez qu'au bord d'une fenêtre, une pensée de CAMUS vienne mordiller votre oreille, tandis qu'à la radio surgit la voix de la môme Piaf, et qu'à l'étage au dessus, quelqu'un piétine le parquet sur un air de biguine…

C'est l'été, les fenêtres sont ouvertes. Tout est possible, voilà la merveilleuse utopie. Les petites pensées casse- gueules d'Eugène se retrouvent les pattes en l'air en pleine prairie utopique, au diapason de la musique de Pierre qui pince les mollets de la belle Stéphanie.

Saviez vous qu'il suffit de quelques mouches volantes pour faire résonner une timbale d'artistes . Formidable insecte, l'utopie à qui l'on arrache souvent beaucoup de pattes, se relève toujours. C'est le fer de lance des poètes et de philosophes et des hommes tout simplement. Allez goûter sans modération à sa substantifique moelle au cercle des utopistes anonymes . Eugène DURIF en véritable entomologiste nous en dresse un portrait très croustillant et rafraîchissant avec un humour poétique délicieux.

Paris, le 11 Avril 2015 - Evelyne Trân



La tête pleine de rêves

***Le Cercle des utopistes anonymes* d'Eugène Durif. Mise en scène de Jean-Louis Hourdin. Théâtre du Grand Parquet**. Jusqu'au 3 mai à 20 heures. Tél. : 01 40 05 01 50.

Il y a une quinzaine d'années j'avais demandé à Eugène Durif d'écrire pour la revue *Frictions* un texte portant sur le théâtre et le politique. Il m'avait répondu qu'il se sentait dépassé par le sujet et terminait sa lettre (que je repris en guise d'édito !) en précisant que « faute d'un article ”théorique” qui se tienne », il m'envoyait une « entrée de clowns » portant précisément sur la difficulté à écrire sur la question ! Tout Eugène Durif est là. Quinze ans plus tard, après bien des pérégrinations, après moult tournées ici et là loin des projecteurs de la mode ambiante, après de nombreuses entrées de clowns, et maints autres très beaux textes, pas forcément théâtraux, nous y revoilà. Pour notre plus grand plaisir. Eugène Durif n'écrit toujours pas de texte « théorique qui se tienne » sur le sujet de la politique, mais il ne cesse de creuser le même sillon qui n'en est guère éloigné, et qui même, à mes yeux, en est sans doute la véritable matière. Le voici donc aujourd'hui dans une sorte de spectacle-cabaret ou spectacle à sa manière non spectaculaire, « théâtre musical » comme il est dit, à aborder avec pudeur, tact, drôlerie, et quand même pointes acérées, l'utopie. Nous voici donc dans *Le Cercle des utopistes anonymes* en compagnie de Pierre-Julien Billon, musicien, bruiteur, habitué des pistes de cirque, fausse raideur lunaire calculée, avec Stéphanie Marc dont depuis le temps (de nos vingt ans ?) je me demande encore comment les grandes stars de la mise en scène, quels que soient leurs registres de jeu, ne l'ont pas encore repérée (tant mieux d'ailleurs), avec Eugène Durif *himself*, qui habite la scène à sa manière faussement tranquille, s'y déplace à petits pas, la bedaine et la besace pleines de mots, de citations, Proudhon, Nietzsche, Jean-Pierre Brisset et de nombreux autres, mais les siens avant tout, pour nous développer en faux dialogues et en vraies chansons ses pensées sur l'utopie. **Un voyage immobile au cœur du fatras théâtral (avec ses petites tentures rouges, et ses accessoires pauvres mais essentiels sur un plateau, etc.), une quête de l'impossible guidée par un autre membre éminent et indispensable du cercle des utopistes, Jean-Louis Hourdin. Eugène Durif avait bien raison : seules les clowns, impénitents voyageurs immobiles ou non, mais la tête pleine de rêves, sont en capacité d'approcher le mystère politique.**

Jean-Pierre Han

la CROIX
www.la-croix.com
Samedi & Dimanche
samedi 18, dimanche 19 avril 2015
Quotidien n° 40166
1,60 €

THÉÂTRE

Vous avez dit « utopie »

« Les madeleines, c'est bon pour la mémoire ». Fort de ce constat, Eugène Durif et ses comparses (la comédienne Stéphanie Marc, le musicien-comédien Pierre-Jules Billon), arpentent, en paroles et en chansons, *« les sentes des demains radieux »* qui mènent à ce *« nulle part »*, où *« tout reste à imaginer »* : *« l'utopie »*. Réunis à l'enseigne du *Cercle des utopistes anonymes*, ils s'adressent à leurs *« frères humains »*, *« glossolaleurs d'écholalies flottantes, arpenteurs d'être sur terrains marécageux »*, *« imprécateurs bafouillant de la parole adressée aux sourds de l'âme »*… Rabelais n'est pas loin. Thomas More, Nietzsche, Hölderlin, Confucius… sont invoqués. De même que Guy Debord, « boboïsé » par les soixante-huitards reconvertis en chefs d'entreprise. Ni sectateurs, ni *« ravis de la crèche »*, juste ce qu'il faut nostalgiques des rêves mis sous le boisseau, ils en appellent avec une verve aussi gaillarde qu'allègre, à un temps où l'amour ne serait que perpétuelle *« surprise »*. Où *« l'homme ne serait pas un loup pour l'homme, mais un humain pour l'humain »*. Comme ils disent : *« Continuons le combat ! »*

DIDIER MÉREUZE

Du jeudi au dimanche, à 20 heures, au Grand Parquet, à Paris.
RENS. : 01.40.05.01.50. http://www.legrandparquet.net

Le Cercle des utopistes anonymes
Grand Parquet ***(Paris) mars 2015***

Spectacle écrit par Eugène Durif, mise en scène de Jean-Louis Hourdin, avec Stéphanie Marc, Eugène Durif et Pierre-Jules Billon.

L'utopie est-elle encore au coin de la rue ? Rituelle question qu'on ne se pose hélas plus à l'ère où les réalistes ont tué les derniers rêveurs qui voulaient toujours changer la vie.

Si l'on dit à **Eugène Durif** que l'An 01 est quadragénaire et que Gébé est au purgatoire, il doit froncer le sourcil et sortir ses bristols où il a accumulé les citations imparables pour réveiller les ardeurs philosophiques de son public.

Dans "**Le Cercle des utopistes anonymes**", tout est dans le mot, toujours dans le mot, mais chaque mot est prononcé avec bienveillance par Eugène, Pierre et Stéphanie. Les paroles, ici, ne s'envolent pas. Elles se déposent, se sédimentent pour construire en commun non pas un mur, une tour, un symbole grandiose, mais une invisible maison du bonheur.

Les phrases s'enchaînent, venant d'Eugène ou picorés ça et là.... Le "Bakounine, camarade vitamine" de Léo Ferré devient "Lénine, camarade emphétamine". Plus dans le détournement ou l'hommage que dans le pillage, Eugène Durif fait sien les esprits d'Alphonse (Allais) ou de Jean-Luc (Godard).

Ponctué par des "p'tites chansons" composées par **Pierre-Julie Billon**, chargé dans le spectacle d'être celui qui, par principe, n'est jamais d'accord avec les affirmations, "Le cercle des utopistes anonymes" est une auberge espagnole universelle, riche de chaleur humaine et de fraternité animale.

Dans cette équipée pleine d'oxymores, les idées ne sont pas numérotées. Elles fusent, exposées comme des bulles de savon qui explosent doucement, sans chercher à se faire concurrence ni à triompher les unes des autres.

Dans sa mise en scène, Jean-Louis Hourdin a posé au centre de la scène un rideau de théâtre derrière lequel peut se trouver un trou métaphorique ou celle qui va perturber le "pour", assis à sa table de pensée, et le "contre" posé derrière son clavier.

C'est évidemment "la" femme qui fait office de troisième larron chargée de dire les textes. **Stéphanie Marc** apporte une flamme pétillante et poétique, monte parfois sur les casiers à bouteilles qui parsèment la scène, indiquant peut-être que le vin de l'esprit a déjà coulé à flots et que l'ivresse de la répartie est au bout du voyage.

Si l'on découvre pour la première fois l'univers d'Eugène Durif, il est possible que l'on soit un temps dérouté par sa gentille loufoquerie et que l'on trouve dommage de ne garder qu'un vague écho de toutes ces formules brillantes jetées en pâture à des oreilles qui n'en retiennent que l'écume.

Les autres, les aficionados, s'imbibent de sa douce voix qui sait ce qu'elle veut dire. Ils n'ignorent pas qu'ils peuvent la retrouver dans ses écrits et qu'elle a la vertu de conduire, sinon à la sagesse, du moins à prendre le chemin qui mène à celle-ci.

"Le cercle des utopistes anonymes" se déguste en bonne compagnie. Mine de rien, ce que propose Eugène Durif est un hymne fragile à la sérénité, à la vie et à l'amour.

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

Théâtre

Les utopistes anonymes font briller, comme un lapidaire, le fait des pierres fines et rares

"Le cercle des utopistes anonymes", Théâtre du Grand Parquet, Paris

Un rideau, trois caisses en bois. Une table. Une humble ampoule éclairée. Cela pourrait être un lieu de nulle part. Une utopie. Un lieu où, d'un commun et tacite accord, un musicien, une comédienne, un poète, réunis en un cercle des anonymes, parlent d'Utopies.

Dans le cercle des utopistes anonymes ourdi par Jean-Louis Hourdin, ce lieu de nulle part voit se réaliser la proposition d'un hasard d'art.

Avec la maladresse de tout bon cercle des anonymes, dans la naïveté et la bonne volonté de ses trois membres, le cercle devient un lieu de lieux communs et de pensées avortées, de pensées profondes qui s'enlacent comme autant de perles. De ces idées, de ces désirs de futurs et d'émancipation toujours déçus qui n'en finissent pas de hanter les rêves de l'Occident depuis Thomas More et dont le public présent est invité à constater la viduité. Les propositions rationalistes ou hédonistes de grands auteurs ou d'inconnus de comptoirs sont conduites au néant.

Eugène (Durif) dans le rôle d'Eugène Durif est en posture du médiateur, attentif, faussement niais et gentil. L'homme est rond. Son spectacle est apparemment amorphe. L'homme sobrement moqueur s'appuie sur le rebond de la parole qui s'impose à des silences pesants en limite d'une possible gêne. Il se comporte en sumo de la littérature, en sumo érudit. Les trois comparses distillent, instillent de concert de la beauté dans les aphorismes, les banalités, les absurdités qu'ils polissent, font briller, comme un lapidaire, le fait des pierres fines et rares.

Sans en avoir l'air, le cercle des utopistes anonymes reprend à son compte, subtilement et discrètement, les points de vue d'Aristophane et de Rabelais, anime un processus de mise en humour, de mise en bonne humeur préalable à tout bon moment de théâtre. Il prend le parti d'en rire avec le public en tout amour de la vie.

À déguster.

Jean Grapin

« Le cercle des utopistes anonymes »
Jusqu'au 3 mai au Grand Parquet

Il faut réinventer tout, le monde et même l'amour. Et si on se laissait emporter par les utopies ? C'est ce que se proposent trois personnages, deux hommes et une femme plus jeune, embarqués sur les ailes de l'imagination, entre rêves, poésie, citations et chansons.
Eugène Durif, auteur dramatique, mais aussi poète et militant a écrit ce texte et joue l'un des trois personnages, qui se nomme Eugène, comme lui. Il apparaît en homme raisonnable, un peu lunaire et doux, prêt à rompre avec les petitesses du quotidien et à se lancer vers un monde meilleur, ouvert aux idées neuves, pourvu qu'elles soient respectueuses de l'homme. Á ses côtés, il y a Pierre (Pierre-Jules Billon). Il a le ton de celui à qui on ne la fait pas, qui a beaucoup cru, mais a subi trop de désillusions pour se lancer dans l'aventure de l'utopie. Et puis il y a Stéphanie (Stéphanie Marc), une jeune femme très enthousiaste qui enfile une robe de lamé pour s'embarquer dans l'aventure, en dépit des réticences de Pierre campé sur ses certitudes.
Tous trois nous entraînent dans ce voyage dans l'utopie, ponctué de moult citations puisque « quand les cultureux n'ont rien à dire, ils vous balancent une citation dans les gencives ». C'est souvent assez délirant, comme le texte de Fourier qui imagine une solution pour éviter aux jeunes filles laides l'humiliation de faire banquette lors des bals dans les phalanstères, parfois brillant, comme la litanie de verbes que Proudhon associe au terme « être gouverné ». On passe des socialistes utopistes à l'an 01 de Gébé et aux situationnistes. C'est parfois un peu décousu, mais il y a tant de pépites dans le texte, à l'image des slogans écrits sur les murs en 1968, qu'on l'oublie vite.
La mise en scène de Jean-Louis Hourdin joue sur l'opposition du caractère des deux hommes et sur l'évolution du personnage de Stéphanie, une nunuche qui s'épanouit au contact des textes. Il ne recule pas devant les situations burlesques et manie la dérision sans jamais tomber dans la méchanceté. Il faut voir les trois acteurs juchés sur des caisses en train de chanter et danser une biguine rythmée par les maracas que Stéphanie a extraites de son sac en plastique.
Même si elle ne nous épargne pas le constat des désillusions, la pièce n'est ni triste ni désespérée. On rit ou on sourit souvent. Eugène dit qu'il « voudrait croire encore un tout petit peu à ce à quoi il a beaucoup cru » et Stéphanie lui répond qu' « un petit peu, ça n'a plus de sens ». Pourtant ils sont prêts à repartir en quête d'un monde meilleur et plus fraternel, et nous avec eux.
Micheline Rousselet

Du jeudi au samedi à 20h, le dimanche à 15h
Le Grand Parquet
35 rue d'Aubervilliers, 75018 Paris
Réservations : 01 40 05 01 50
Se réclamer du Snes et de cet article : demande de [partenariat Réduc'snes->2644] en cours